

FEMME

ET CAPITAINES
D'HORLOGERIE

La plus ancienne fabrique suisse d'aiguilles de montres est dirigée par Isabelle Chillier.

Economiste dans la finance à Genève, puis se vouant à l'art à Paris, elle finira par rejoindre l'entreprise familiale. Portrait d'une femme de poigne.

Texte CATHERINE DE VINCENTI Photos ROBERTO PIACENTI

Bien avant que l'homme n'apparaisse sur la Terre, le temps s'échappait déjà... Dans l'impossibilité de le rattraper, d'ingénieurs horlogers voulurent le domestiquer, le soumettre, le quantifier. Les rouages se sont enchevêtrés, combinés, ajustés. Vint alors l'indispensable aiguille, témoin muet de la course du temps. Le grand œuvre était terminé.

Grande, blonde, dynamique, la petite quarantaine souriante, Isabelle Chillier a bien conscience du poids des générations qui l'ont précédée. En 1848, la fabrique genevoise d'aiguilles de montres Leisenheimer voyait le jour. Son arrière-grand-père, Théodore Fiedler, descendu de La Chaux-du-Milieu dans le Jura neuchâtelois, y fit son apprentissage de «faiseur d'aiguilles», comme on disait alors. En 1918, il racheta la firme qui prit son nom. Son arrière-petite-fille, Isabelle, voit, en cet aïeul audacieux et déterminé, l'origine de son propre goût pour l'entrepreneuriat et la gestion d'entreprise.

Elle représente aujourd'hui la quatrième génération qui, en ligne directe, dirige la société. De la dizaine d'ouvriers qui entouraient Théodore au début du siècle, le personnel technique et administratif est passé, à ce jour, à 180 collaborateurs. Son grand-père, Ernest Fiedler, puis son propre père, Pierre Chillier, actuel président, développèrent considérablement l'usine qui compte «en tout cas deux tiers de femmes», comme le précise Isabelle Chillier. Qui souligne également que le personnel administratif, dont elle fait partie, ne dépasse pas une douzaine de personnes.

En 2001, Isabelle choisit d'intégrer l'entreprise. Car c'est bien d'un choix qu'il s'agit et non d'une obligation. «Mes parents ont deux filles. Ma sœur a travaillé à l'usine durant une dizaine d'années, mais n'a jamais pensé y faire carrière. En revanche, elle a deux enfants, qui sont encore un peu jeunes pour y songer. Mais qui sait?» Pourtant, ce n'est pas la première fois dans l'histoire Fiedler que la succession passe par les femmes. Ernest Fiedler, à la tête de l'entreprise durant quarante ans, avait dû, en 1963, envisager sa







succession. Sa fille, professeure de dessin, avait épousé un passionné d'architecture et de génie civil, Pierre Chillier. C'est vers lui qu'Ernest va se tourner. Sans doute parce que, à l'époque, à moins d'y être totalement obligé, il était rare de remettre les rênes à une femme.

En y réfléchissant bien, Isabelle avoue: «Peut-être que ma mère aurait été intéressée par le job, après tout. Elle est très curieuse de tout. Je n'y ai jamais vraiment pensé, ni n'en ai discuté avec elle.» A la génération suivante, Pierre Chillier et sa femme n'ont pas mis le couteau sous la gorge de leur fille, mais sa mère lui a tout de même glissé à l'oreille, alors qu'elle venait enfin d'obtenir un permis de travail en France: «Si l'entreprise familiale te tente et que tu te sens prête, n'attends pas trop.»

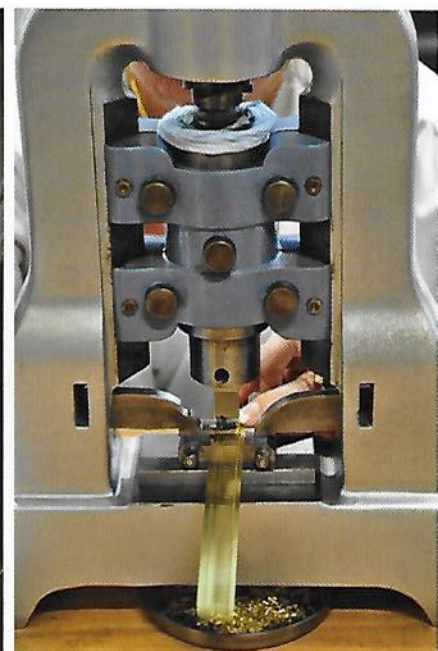
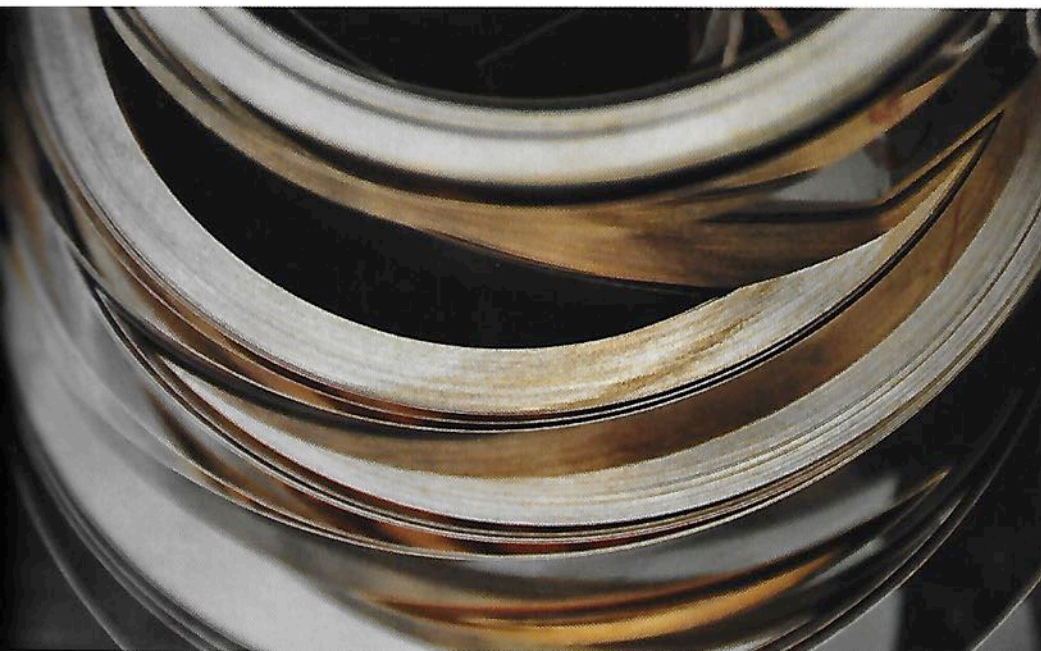
L'IDÉE DE M'INTÉGRER DANS LA SOCIÉTÉ M'EST APPARUE COMME UNE ÉVIDENCE

Isabelle Chillier

LA PASSION DE L'ART

Initialement, c'est le cursus universitaire économie et économie politique qui séduit la jeune étudiante. Son titre en poche, ce n'est pas chez son père qu'elle va faire ses armes, mais dans la finance genevoise. Un jour pourtant, sa vie professionnelle se réoriente totalement pour suivre la voie

de l'art, sa passion de toujours. Elle abandonne alors Genève pour Paris, court les galeries, les ventes aux enchères, les expositions, s'enthousiasme pour la photographie ancienne. Les expériences formatrices s'enchaînent. Elle complète, finalement, son apprentissage sur le tard par une formation académique en histoire de l'art auprès de la Christie's Education, l'école créée par la grande maison de vente aux enchères anglaise. Grâce à cette nouvelle carte de visite au



AIGUILLES Fondée en 1848, Fiedler SA est la plus ancienne fabrique d'aiguilles de montres de Suisse. Elle compte quelque 180 employés pour une quinzaine de clients. Une trentaine d'opérations sont nécessaires à la création d'une aiguille, et les deux tiers sont réalisés à la main.

œœur du marché, Isabelle s'épanouit en saisissant toutes les occasions de stages chez des galeristes ou en ventes publiques. Elle fait son chemin, vit de et pour sa passion.

Mais un jour, au moment où sa famille croit sa voie toute tracée: «J'ai eu comme un déclic, je ne me l'explique toujours pas, révèle-t-elle avec encore une once d'étonnement. Brusquement, mes amis, mes parents, mon lac m'ont manqué. Je savais que mon père serait heureux de m'accueillir dans l'entreprise et l'idée de m'y intégrer m'est apparue comme une évidence. Avec le recul, je me rends compte que j'avais une vision un peu naïve de l'entrepreneuriat, mais ce que j'ai découvert est bien plus intense encore que je ne l'imaginais.»

En 2001, Isabelle s'insère dans l'organigramme de Fiedler SA. Débuts administratifs. «C'est souvent par ce département et celui de la communication que les femmes commencent dans les entreprises, sourit-elle. Cela ne m'a pas dérangée, je suis très sociable et je juge que c'est une dimension supplémentaire à la vie de cheffe d'entreprise. Depuis bientôt quinze ans, c'est avec délice que je dirige la visite de notre maison pour nos clients ou les gens de l'extérieur. A mon arrivée, je me suis occupée du choix et de l'installation de nouveaux logiciels ainsi que des problèmes environnementaux.»

UNE USINE DE FILLES

Une quarantaine d'années après son père, Isabelle a découvert, jusque dans ses moindres secrets, le monde complexe de l'aiguille: infiniment légère (une aiguille pèse entre 0,01 et 0,05 gramme!), diaphane (environ 0,16 mm d'épaisseur), mais terriblement esthétique. Sur le cadran, c'est en effet la première chose qu'on remarque et qui signe, en finesse, la beauté d'un garde-temps. «C'est grâce à cette dimension esthétique et luxueuse qui, pour le commun des mortels, prime sur les nombreux aspects techniques, que je dis souvent: «Fiedler SA est une usine de filles», plaisante-t-elle. Le mouvement et les aiguilles travaillent en duo, mais l'excellence, dans l'esthétisme, est primordiale.»

Est-ce facile de travailler chaque jour avec et auprès de son père? «Mon père est le président de l'entreprise. Mais aujourd'hui, après avoir supervisé le déménagement de l'usine dans des locaux nouvellement construits, assuré la direction administrative et commerciale dès 2007, renforcé l'équipe par l'embauche de cadres en 2012, puis, dès 2014, supervisé le département des ressources humaines et la production, je pense être digne de mon titre de directrice générale. Travailler en famille, bien sûr, a ses bons et ses moins bons côtés. Tout cela dépend grandement du caractère des deux protagonistes. En l'occurrence, j'ai un père très collégial.» A mots couverts, on comprend néanmoins qu'il n'est peut-être pas si aisé, pour une femme, de s'imposer dans un processus de succession d'une PME. Et quand la question, un peu personnelle, la prend au dépourvu: «Votre père est-il fier de vous?», la réponse vient après un temps d'hésitation et dans un éclat de rire un peu timide: «Demandez-lui, il est au fond du couloir!» Parce que le regard insiste, elle finit par lâcher, en baissant un peu les yeux: «Oui, je crois qu'il est fier.»

Pierre Chillier est un tout jeune septuagénaire et si, sur la plupart des photos du binôme, il laisse galamment sa fille au premier plan, il n'est peut-être pas encore prêt à passer intégralement la main. «Dans une entreprise familiale, les parents ont un rôle important d'ambassadeurs, précise-t-elle, convaincue. Je suis membre de l'association Family Business Network, créée par des entreprises familiales pour des entreprises familiales souhaitant développer le succès entrepreneurial à travers les générations. C'est, parfois, une ouverture bienvenue de dialoguer avec des personnalités qui ont les mêmes préoccupations que vous.»

Isabelle a-t-elle trouvé sa vraie place dans la société? «Au début, j'ai observé. Ensuite, j'ai fait des propositions de modernisation. Depuis 2014, je supervise le tout. En ce début de 2015, tout est clair pour moi: je n'ai pas le titre de présidente... mais je fais le job!» tranche-t-elle avec aplomb. Et l'avenir? «Pérenniser, progresser, améliorer.» Une femme capitaine d'horlogerie. ■